

PREMIER SAMEDI DE CARNAVAL

Séraphine, consciente de tout ce qui se tramait, choisissait avec soin ses cavaliers. Elle leur tournait autour, les effleurait de sa main gantée et curieuse. Une véritable jouissance, la seule peut-être de sa triste vie, s'emparait alors de son corps.

Un petit tour par-ci, un petit tour par-là, le temps de voir laquelle des notabilités de la ville sera invité. Le maire ? Le conseiller général ? Le chef d'entreprise ? Le préfet ? Séraphine se mettait à délirer et se persuadait qu'ils étaient tous là pour elle, rien que pour elle.

Savaient-ils qu'ils dansaient avec la plus insignifiante qui soit ? Celle qu'ils ne voyaient jamais tous englués dans leur condition, pétris de leur respectabilité à deux sous, attachés à leurs canons esthétiques ridicules. En ignorant Séraphine, ils fuyaient en réalité la laideur de leur âme, laideur que leur renvoyait comme un miroir la caissière de *Prix Uniques*.

Pour l'heure, seules comptaient les minutes passées à se comporter (selon elle...) comme une vraie femme en choisissant, rejetant, provoquant, aimant, ces diables improbables. Sa vie rêvée en quelque sorte, celle qu'on ne permettait pas aux « *erreurs de la nature* ».

« Rhom la man ka mandé ou padon, aïe, aïe, aïe ! »

L'heure de passer à l'attaque venait de sonner. Les touloulous tournoyaient dans une ronde folle autour des cavaliers, lesquels n'attendaient qu'un geste pour démarrer en un tour de reins. Séraphine jeta son dévolu sur celui qui tous les matins lui ordonnait d'aller plus vite, qui lui reprochait sa lenteur et son manque d'enthousiasme à la caisse : son patron. Il lui vociférait des ordres comme à une moins que rien. M. Dandury, tout en dents, semblait au paradis. Il montrait beaucoup de cœur à l'ouvrage, avec une souplesse impensable pour un homme de cet âge, la musique et le tempo régénérant miraculeusement l'organisme.

Trois valses, deux piqués-tchouk endiablés, quatre meringues, deux polkas bloquées, une mazurka, un lancier, une biguine n'en vinrent pas à bout. Son insignifiante employée se déchaînait avec énergie, une frénésie mêlant pathétiquement désespoir et revanche... Quel bonheur intense ! Quelle jouissance !

Après lui avoir fait entrevoir ce que pouvait être l'Olympe, elle le laissa planter là comme une pauvre chose inutile, sans intérêt. Il était hagard presque orphelin d'un bonheur qui lui était enlevé sans ménagement. Elle allait l'abandonner mais non sans lui avoir susurré « *touloulou a soif ! touloulou a soif !* ». Il devait lui offrir à boire, passage obligé pour être admis dans le cercle très fermé de ceux dont on vante la galanterie.